

Comme tout ce qui sort de la plume de M. Vapereau, le *Dictionnaire des contemporains* est très-bien écrit; on y retrouve à chaque ligne le normalien qui s'est nourri de la moelle des génies de l'antiquité.

Cependant cette critique manquerait encore de justice si nous n'ajoutions pas que le *Dictionnaire des contemporains* est un des livres qui nous ont le plus aidé dans notre travail. Il nous a épargné une correspondance pénible et fastidieuse. La biographie contemporaine est un champ que M. Vapereau a péniblement défriché à notre profit, et s'il ne l'a semé que de guimauves, s'il n'a pas jugé à propos de rompre un peu la monotonie du coup d'œil en l'émaillant de quelques bouquets de ces plantes aromatiques que l'art culinaire appelle assaisonnements, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que le *Dictionnaire des contemporains* est une œuvre éminemment utile, où l'on trouve une foule de renseignements précieux et presque toujours exacts.

OUVRAGES LEXICOGRAPHIQUES, ENCYCLOPÉDIQUES, BIOGRAPHIQUES CHEZ LES NATIONS ÉTRANGÈRES

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les travaux encyclopédiques qui ont été entrepris chez les différents peuples du globe : les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, les Arabes, etc. Ici, nous avons un choix à faire, car les matériaux sont considérables. Dans cette course rapide, nous ne pouvons guère que mentionner sommairement; toutefois, nous nous arrêterons plus longuement sur le *Dictionnaire anglais* de Johnson, et sur celui de la *Crusca*, qui jouissent d'une réputation européenne méritée.

ENCYCLOPÉDIE (*the Cyclopaedia*), par Chambers, publiée en 1728, en 2 volumes in-folio. C'est le premier dictionnaire ou répertoire encyclopédique qui ait paru dans la Grande-Bretagne. L'auteur, qui avait exercé dans sa jeunesse la profession de fabricant de globes, était un homme laborieux et fort honnête; mais ce n'était pas un savant. Quoi qu'il en soit, l'idée qu'il avait conçue et qu'il mit courageusement à exécution était féconde, et il lui reste l'honneur d'avoir mis, le premier, la pioche dans un champ vaste et jusqu'à lui inexploré. Son plan fut celui-ci : considérer les diverses matières, non-seulement en elles-mêmes, mais analogiquement, dans leurs rapports avec les autres branches. Pour atteindre ce résultat, il imagina un système fort ingénieux de renvois, au moyen duquel les détails accessoires se trouvaient rattachés aux parties principales. Son ouvrage eut cinq éditions en moins de dix-huit années. L'auteur étant mort en 1740, l'*Encyclopédie* fut revue et augmentée. Le dernier remaniement a été opéré sous la direction du savant docteur Abraham Rees, qui en a publié une édition en 45 vol. in-4°, à laquelle les plus grands écrivains de l'Angleterre se sont empressés d'offrir leur collaboration. Aujourd'hui, en Angleterre, l'*Encyclopédie* de Chambers est dépassée de bien loin, et son plus beau fleuron est d'avoir suggéré à Diderot l'idée de l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*. C'est ici le cas de dire, en retournant le beau vers d'Hippolyte :

Et moi, père inconnu d'un si glorieux fils.

DICIONNAIRE DE LA LANGUE ANGLAISE, par Samuel Johnson, regardé comme le meilleur, peut-être, qui existe dans aucune langue. En 1740, deux libraires de Londres s'associèrent pour l'entreprise d'un dictionnaire qui répondit plus complètement aux besoins de la langue que les ouvrages qui existaient déjà en ce genre, et, sur la recommandation de Warburton, ils chargèrent Johnson de la rédaction de ce vaste travail, qui fut publié en 1755. C'est une œuvre d'un mérite incontestable, et l'on a droit de s'étonner qu'elle soit celle d'un seul homme, quand on pense que, pour l'accomplir, il fallait d'abord se livrer à tant d'études, de lectures, de recherches et de réflexions. Johnson excelle dans l'art si difficile de fixer le sens d'une expression; ses définitions, nettes, précises, exactes, portent le cachet d'un sens droit, d'une grande sagacité et d'une clarté lumineuse. On admire aussi l'heureux choix de ses exemples, tous empruntés aux poètes, aux écrivains, aux philosophes et aux théologiens les plus éminents de l'Angleterre. Lui-même avait eu le soin de les choisir et de les souligner dans ces divers auteurs, où ses copistes les transcrivaient ensuite. Tous ces fragments, détachés du corps qui leur donnait le mouvement et la vie, sont néanmoins choisis avec un tel art, un tel goût, que la lecture en est encore attrayante, au point que l'historien Robertson assure qu'il a lu le dictionnaire de Johnson d'un bout à l'autre. Souvent le lexicographe anglais allie l'*humour* à la gravité de ses définitions, et on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il le fait avec un rare bonheur. Johnson qui, en sa qualité de tory, détestait Walpole et l'*acte de l'exercice*, dû aux wighs, définit ainsi ce mot : « *Excise*, taxe odieuse levée sur notre bien-être et décidée, non par les juges naturels de la propriété, mais par des misérables aux gages de ceux à qui elle doit

être payée. » Pour lui, une *pension* est une « redevance payée à qui l'on ne doit rien; » l'*avoine* est « une graine qui sert à nourrir les chevaux en Angleterre, et les hommes en Écosse. » Beaucoup d'autres définitions sont empreintes de cet esprit satirique si original chez les Anglais, que Swift et Sterne ont porté à sa dernière perfection. Nous n'en blâmons certes pas Johnson; il en a usé d'une manière discrète et spirituelle; mais nous devons faire observer que ces excentricités sont dangereuses à imiter. Quand on se permet d'introduire la plaisanterie dans un sujet sérieux, on est tenu de le faire avec réserve et surtout avec esprit. Malheureusement, il s'est trouvé parmi les lexicographes français des imitateurs maladroits, qui ont justifié une fois de plus l'exclamation d'Horace : *O imitatores, servum pecus!* Nous regrettons de rencontrer M. La Châtre au nombre de ceux qui ont voulu marcher sur les traces de l'auteur anglais; ils croient rire et ils font la grimace. On les a comparés très-justement à des éléphants qui essaieraient de danser sur la corde. Nous préférons de beaucoup à toutes ces rapsodies les *Pensées d'un emballer*, du *Tintamarre*.

Une juste place, une place largement méritée, accordée à l'éloge, il nous reste à faire la part de la critique. Le côté faible du dictionnaire de Johnson est la pauvreté des recherches et des études sur la question des étymologies. On reproche avec raison à l'auteur son entière ignorance de la langue anglo-saxonne et des idiomes teutoniques collatéraux. Ne pouvant puiser dans son propre fonds, Johnson en a été réduit à copier dans Skinner et Junius tout ce qui touche à l'origine et à la filiation des mots; la science philologique fait complètement défaut à son ouvrage. On remarque aussi des erreurs dans la manière dont il a tracé les significations successives de certains mots, et l'on constate l'absence perpétuelle de méthode et de vues philosophiques. Sous ce dernier rapport, M. Todd n'a pas enrichi le dictionnaire de Johnson, bien qu'il l'ait grossi d'additions utiles, jusqu'à en former six volumes in-4°. Le docteur Latham, philologue exercé, a donné une édition plus correcte et plus riche de l'ouvrage du célèbre lexicographe anglais.

Un travail si remarquable et si éminemment utile ne fit pas la fortune de Johnson. Les libraires s'étaient engagés à lui payer une somme de treize cent soixante-quinze livres sterling, sur laquelle il devait indemniser ses collaborateurs; mais Johnson, qui s'était flatté d'avoir terminé son dictionnaire à la fin de 1750, fut débordé par sa tâche, et ce n'est qu'en 1755, comme nous l'avons dit, qu'il put livrer son travail à l'imprimeur, de sorte qu'il n'en recueillit aucun bénéfice matériel. Mais il en fut amplement dédommagé par la plus flatteuse récompense que puisse ambitionner le véritable homme de lettres, l'illustration et la popularité qui s'attachèrent à son nom. Il put alors, sans être taxé d'orgueil, exprimer les sentiments de légitime fierté qu'il avait dans le cœur, en dépit de ses dehors communs, pour ne pas dire plus, et donner une leçon de dignité à l'un des plus nobles personnages de son temps. Il avait annoncé, dans le prospectus de son dictionnaire, que son œuvre allait paraître sous le patronage de lord Chesterfield, qu'il avait invoqué, mais qui lui fut ensuite poliment refusé. Lorsque Johnson eut attiré sur son ouvrage les regards de toute l'Angleterre, lord Chesterfield voulut revendiquer un honneur qu'il avait dédaigné, et il écrivit lui-même dans un journal anglais (le *Monde*) plusieurs articles excessivement élogieux sur le dictionnaire de Johnson. L'auteur y répondit poliment, mais sur le ton de la dignité blessée : « Milord, j'ai lu dernièrement dans le *Monde* deux articles qui recommandent mon dictionnaire au public, et qui sont l'ouvrage de Votre Seigneurie. Très-peu accoutumé aux faveurs des grands, je ne sais ni comment recevoir, ni de quelle manière reconnaître une si honorable distinction. Lorsque de faibles encouragements me décidèrent à aller rendre visite à Votre Seigneurie, je fus maîtrisé, comme tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, par le charme de vos discours. Je conçus, malgré moi, le désir présomptueux de pouvoir me nommer le vainqueur des vainqueurs de la terre. J'espérais obtenir de vous cet intérêt dont je voyais le monde jaloux; mais mes avances furent accueillies d'une manière si glaciale, que ni la fierté ni la modestie ne me permirent de les continuer. L'attention que vous avez la bonté d'accorder maintenant à mes travaux, si elle avait été moins tardive, m'eût touché comme une preuve de sympathie; mais vous avez trop attendu. Sept ans se sont écoulés, milord, depuis le jour où j'ai été repoussé de votre porte; durant cet intervalle, j'ai poursuivi mon travail à travers des difficultés dont il est superflu de me plaindre, et je l'ai conduit enfin jusqu'à son achèvement sans qu'un seul témoignage de bienveillance ou un sourire de faveur soit venu m'encourager... »

« Ce n'est pas un protecteur, milord, celui qui voit avec insouciance un homme se débattre dans les flots, en danger de perdre la vie, et qui, lorsqu'il a atteint le rivage, l'embarasse d'un secours inutile... J'espère qu'il n'y a point une cynique ingratitude à ne pas reconnaître l'obligation quand on n'a pas reçu le bienfait, ou à ne pas vouloir que le public me considère comme redevable à un protecteur de ce que la Providence m'a rendu capable de faire moi-même. »

Cette lettre était fière et digne, et lord Chesterfield crut rendre malice pour malice à son protégé, en traçant de lui le portrait suivant, qui n'est peut-être pas tout à fait imaginaire, car Johnson, comme beaucoup de savants, d'ailleurs très-estimables, négligeait trop les bienséances sociales, et, par ses manières gauches et maladroites, donnait trop de prise sur lui chez une nation où la *respectability* joue un rôle si éminent : « Il est un homme, écrit le noble lord, dont je reconnais, j'estime et j'admire le caractère moral, les profondes connaissances et le talent supérieur; mais il m'est si impossible de l'aimer, que j'ai presque la fièvre quand je le rencontre dans une société. Sa figure, sans être difforme, semble faite pour jeter de la disgrâce

et du ridicule sur la forme humaine. Sans égard à aucune des bienséances de la vie sociale, il prend tout, il fait tout à contre-temps. Il dispute avec chaleur, sans aucune considération pour le rang, l'état et le caractère de ceux avec qui il dispute. Ignorant absolument toutes les nuances du respect et de la familiarité, il a le même ton et les mêmes manières avec ses supérieurs, ses égaux et ses inférieurs; et il est, par conséquent, absurde avec au moins deux de ces trois classes de personnes. Serait-il possible d'aimer un tel homme? Non; tout ce que je puis faire est de le regarder comme un respectable Hottentot. »

Dans sa biographie de Johnson, Macaulay nous dévoile le secret de la conduite de Chesterfield, si vanté néanmoins pour la politesse de ses manières, à l'égard de l'Aristarque de la langue anglaise. Chesterfield n'eût pas demandé mieux que de recevoir, en patron généreux et délicat, l'auteur de ce dictionnaire que sa plume habile fit mousser en termes irréprochables dans deux articles consécutifs... « Mais c'était lui ouvrir à deux battants les portes de son hôtel, et il ne se souciait pas de voir tous ses tapis souillés de la crotte de Londres, ni ses potages et ses vins répandus à droite et à gauche sur les robes des belles dames et les gilets des beaux messieurs, ses convives, par un savant gauche et distraité, qui avait d'étranges soubresauts et poussait de singuliers grognements, par un malotru qui s'habillait comme ces mannequins destinés à effrayer les corbeaux, par un gloton qui mangeait comme un cormoran. » Ainsi l'humoriste populaire, ce pauvre auteur qui avait dépensé en frais de copistes toutes les guinées octroyées par les libraires, ce dictateur littéraire, que son ami Robertson avait tiré deux fois de la prison pour dettes, ne pouvait être admis dans les salons aristocratiques d'un patron libéral! Si l'Angleterre meurt un jour de quelque excès, ne succombera-t-elle pas par l'abus du *cant* et de la *respectability*?

Le dictionnaire de Johnson avait paru sans dédicace, mais avec une préface où l'auteur déclare franchement qu'il ne doit rien aux grands; il y raconte les difficultés contre lesquelles on l'avait laissé lutter seul, en termes si nobles et si touchants à la fois, que le plus habile et le plus malveillant des ennemis de sa renommée, Horne Tooke, ne pouvait jamais lire ce morceau sans verser des larmes. « En cette occasion, dit Macaulay, le public rendit pleine justice à Johnson, et quelque chose de plus que la justice. Le meilleur lexicographe peut s'estimer heureux lorsque ses travaux sont accueillis avec une froide estime; mais le dictionnaire de Johnson fut salué avec un enthousiasme comme jamais pareil ouvrage n'en a excité. C'était, il est vrai, le premier dictionnaire qu'on pût lire avec plaisir. » Les défauts, les travers personnels de l'homme sont passés, il y a longtemps qu'on n'y songe plus; mais son œuvre n'a pas cessé d'être le meilleur code de la langue anglaise.

Johnson était d'une excessive modestie, et il ne faisait nulle difficulté d'avouer qu'un lexicographe ne peut pas tout savoir, et que, sur bien des points, il est obligé de s'en rapporter à des autorités qu'il croit dignes de toute confiance, mais qui, comme lui, ne sont pas infailibles. Une dame lui demandait un jour, sans doute à propos d'un détail de pot-au-feu, comment il avait pu donner une définition des plus erronées: « Par pure ignorance, madame, par pure ignorance. » A notre avis, il n'y a que les hommes supérieurs qui soient capables d'un aveu empreint d'une semblable franchise.

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES ARTS ET DES SCIENCES, de Barrow. Cet ouvrage, publié de 1751 à 1754, simultanément avec la grande *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, fut mis largement à contribution par les encyclopédistes français. C'est égal, c'était la mise en pratique du vieux proverbe retourné: le riche empruntait au pauvre.

ENCYCLOPÉDIE BRITANNIQUE, publiée à Édimbourg, en 1771, par William Smellie, 4 vol. in-4°. L'imprimeur-éditeur, homme très-habile et très-lettré, annonçait dans son prospectus que les arts et les différentes sciences seraient exposés dans des traités particuliers. Cette idée n'était pas nouvelle, car elle avait déjà été mise en pratique par Coetlogon. C'était l'idée mère de *Un million de faits* et de *Patria*, venus soixante-dix ans après, mais bien inférieurs à leur modèle. On dit que les Français inventent et que les Anglais perfectionnent. Ici, malheureusement, nous n'avons été ni inventeurs ni perfectionneurs, car les deux avortons dont nous venons de parler n'ont aucune valeur scientifique. La seconde édition de l'*Encyclopédie britannique*, commencée en 1776, fut augmentée de 10 vol., et l'on y fit entrer la biographie et l'histoire. La troisième édition, terminée en 1797, compta 18 vol. enrichis de traités spéciaux de grammaire et de métaphysique dus au révérend docteur Gleig, ainsi que d'importants articles sur la mythologie, les mystères et la philologie, par le docteur Doig, et sur les sciences physiques, par le savant professeur Robison. Cependant, grâce à la faveur méritée dont jouissait cette encyclopédie, une quatrième édition, jugée nécessaire, fut publiée sous la direction du docteur James Miller (1810). Cette dernière édition contenait d'admirables traités scientifiques dus à la plume savante du professeur Wallace. Enfin, le libraire Constable conçut l'idée d'un important supplément, dont il confia l'exécution au professeur Macvey Napier. Les hommes les plus éminents de France et d'Angleterre contribuèrent à ce supplément, parmi lesquels nous mentionnerons: Dugald-Stewart, Playfair, Jameson, Leslie, Mackintosh, le docteur Thomas Thompson, Walter Scott, Jeffrey, Ricardo, Malthus, Mill, Wallace, Thomas Young, Biot, Arago, etc. Ce supplément, comprenant 6 forts vol., fut complété en 1824. Six années plus tard, la propriété de l'*Encyclopédie* ayant passé aux mains de MM. Adam et Charles Black, une refonte générale de l'ouvrage fut décidée, dans laquelle devaient entrer les articles du supplément et les principaux traités de la dernière édition, revus, corrigés et mis au courant

Je la science. M. Napier, choisi pour diriger cette nouvelle édition, s'adjoignit dans ce travail le docteur James Browne et de nombreux et importants articles furent demandés à des savants tels que sir David Brewster, M. Galloway, le docteur Traill, le docteur Roget, le docteur John Thomson, M. Tyller, le professeur Spalding, M. Moir, etc. Cette *œuvre nationale*, comme on l'a justement surnommée, fut complétée en 1842. Elle comptait alors 21 vol. En 1859, une dernière édition a été entreprise sous la direction du professeur Traill; elle est aujourd'hui achevée et renferme des articles fort remarquables, sortis de la plume des premiers écrivains anglais, entre autres de Macaulay et de M. de Quincey. L'ordre alphabétique a été adopté dans cette édition, qui, on le comprend, n'a plus aucun rapport avec l'*Encyclopédie* de Smellie. Elle ressemble au couteau de saint Hubert, aux pantoufles d'Abou-Cassem et au fameux navire Argo. Saint Hubert, Cassem, Jason et Smellie reviendraient en ce monde, qu'ils ne reconnaîtraient certainement plus leur propriété. En sera-t-il ainsi du *Grand Dictionnaire* en l'an 2000, quand il sera allé où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier?

NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES ARTS ET DES SCIENCES, dirigé par Rees; 45 vol. in-4°, dont 6 de planches, 1802-1819. Cet ouvrage est surtout remarquable par son exécution typographique. Rees avait achevé l'*Encyclopédie* de Chambers de 1743 à 1825; cet apprentissage lui fut d'un grand secours dans sa nouvelle entreprise.

ENCYCLOPÉDIE MÉTROPOLITAINE, publiée à Londres de 1815 à 1846. Cet ouvrage, qui fut annoncé comme édifié sur un plan nouveau, embrasse le cercle entier des connaissances humaines, et allie très-heureusement l'ordre philosophique au classement alphabétique. Il comprend cinq divisions: 1° sciences pures; 2° sciences mixtes et appliquées; 3° biographie et histoire; 4° lexicographie; 5° articles divers. Coleridge a enrichi cet ouvrage d'ingénieux articles philologiques, et Arnold, de recherches historiques remarquables.

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ANGLAISE de Webster. Entrepris en 1807, cet ouvrage ne fut livré à l'impression qu'en 1828. C'est un travail considérable, où l'on trouve quarante-deux mille mots environ, qui manquent aux autres dictionnaires anglais. L'édition de Londres, 1830-1832, reçut de notables améliorations. On peut faire au dictionnaire de Webster le même reproche qu'au lexique de Johnson: exact pour l'explication des mots, il laisse beaucoup à désirer pour la partie étymologique.

ENCYCLOPÉDIE D'ÉDIMBOURG, publiée par sir David Brewster et terminée en 1830. Elle comprend 18 vol in-4°, et contient des articles très-remarquables. Elle a obtenu un grand succès, grâce à l'intelligente activité de son savant éditeur.

ENCYCLOPÉDIE de Lardner, en 132 vol. in-8°, publiée à Londres de 1829 à 1846. C'est une collection de soixante-deux ouvrages divers sur la physiologie, les arts et manufactures, la philosophie, la biographie, l'histoire, rédigés par les écrivains et les savants les plus illustres de l'époque. Chaque sujet spécial est traité en un ou plusieurs volumes. Cette encyclopédie est une bibliothèque, mais non un dictionnaire. Les parties les plus remarquées sont: L'*Histoire populaire d'Angleterre* par sir James Mackintosh, l'*Histoire d'Écosse et d'Irlande* par Walter Scott et Moore, et celle des *Républiques italiennes* par Sismondi. Sir John Herschell a rédigé pour cette *Encyclopédie* un discours sur la physiologie et un traité d'astronomie, et sir David Brewster une histoire de l'optique. Quelques parties des sciences naturelles sont bien traitées, mais l'ensemble de cette science est assez défectueux et dépare l'ouvrage.

Enfin, nous ne devons pas oublier, malgré ses modestes prétentions, la *Penny Cyclopaedia* (Encyclopédie à deux sous), ainsi nommée parce que chaque livraison se vend un penny, ce qui a permis à cette publication estimable de pénétrer jusqu'au sein des classes les moins favorisées et d'y répandre l'instruction et la moralisation. Les publicistes anglais l'ont nommée la meilleure des sociétés de tempérance. En effet, l'homme qui cherche à s'élever au-dessus de sa condition par le travail intellectuel n'a pas besoin de prédicateur; la misère ne saurait l'atteindre, et souvent il arrive à la fortune. Pourra-t-on en dire autant de cette publication de pacotille que l'on voit s'étaler en ce moment, chez nous, à la devanture de tous les petits libraires interlopes, publication à 10 centimes où pullulent à chaque page les erreurs les plus grossières, où les fils naissent avant leurs pères, où certains personnages sont nommés sénateurs cinq ans après leur mort, et où le style, les caractères, les vignettes et le papier le disputent aux magnificences typographiques du *Messenger boiteux de Strasbourg*? A cette question, Jean Journet eût pu répondre hardiment: *Non*, sans craindre cette fois de passer pour faux prophète.

En Allemagne, nous ne trouvons pas de dictionnaire purement lexicographique qui fasse véritablement autorité, qui se soit élevé à la hauteur d'une œuvre nationale, comme le *Dictionnaire de l'Académie* en France, celui de la Crusca en Italie, celui de Johnson en Angleterre. On croirait volontiers que le génie allemand se serait senti mal à l'aise dans un genre de